Paul VEYNE, *Une insolite curiosité*, édité par Hélène Monsacré, préface de Christophe Ono-dit-Biot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2021, 1 098 p.

Les éditions Robert Laffont se sont lancées dans le projet, maintenant abouti, de rassembler en une anthologie plusieurs ouvrages de Paul Veyne. Sous le titre *Une insolite curiosité*, ce volume de plus d'un millier de pages rassemble, de manière assez ambitieuse, les travaux d'un historien français, spécialiste de la Rome antique, qui a profondément renouvelé le champ de la recherche en Histoire, en anthropologie et en littérature. Toutefois, il ne s'agissait pas d'enfermer dans un volume l'intégralité des livres et des articles produits au cours de sa longue carrière par Paul Veyne – entreprise borgésienne, s'il en est, au vu de son ampleur –, mais d'opérer un choix, confié par l'éditeur à l'helléniste Hélène Monsacré, et de l'organiser non pas de manière chronologique, ainsi que se présente par exemple le recueil d'articles de Nicole Loraux paru aussi cette année¹, mais selon quatre grands thèmes qui mettent en évidence l'homme et sa pensée. Ainsi, la première partie s'intitule « L'Homme » (p. 5-214), la deuxième « L'Historien » (p. 215-860), la troisième « L'Esthète » (p. 861-966), la dernière « L'Intellectuel » (p. 967-1076). On voit à ces titres que le projet vise moins à produire un « Veyne maniable » pour l'étudiant, le curieux et l'humaniste, désireux de connaître, sans en posséder cependant l'intégralité, les travaux de l'historien, que de mettre en ordre, dans un souci réflexif, l'œuvre et son auteur. Et c'est plutôt en ce sens que cet ouvrage trouvera, d'abord, son public. En effet, de même qu'à l'ouverture de ses mémoires, parus en 2014 sous le titre *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, P. Veyne propose un « document social et humain à l'usage des curieux »², le présent ouvrage prend place d'heureuse manière dans le chantier des éditions Robert Laffont d'offrir un panorama intellectuel des grands historiens français, à la suite des volumes de textes d'Alain Corbin (2016), de Lucien Jerphagnon (2017), de Michel Winock (2017), de Michelle Perrot (2019) et de Benjamin Stora (2020).

Toutefois, tandis que les volumes, par exemple, de M. Winock, M. Perrot ou B. Stora ont leur cohérence et leur structure dans l'exploration à fond d'un thème unique (Winock, la République française ; Perrot, l'Histoire sociale ; Stora, la guerre d'Algérie), qui offre en cela au lecteur un *compendium* sur une question d'Histoire, celui de P. Veyne a posé d'autres défis, tant sa production scientifique et intellectuelle est variée. En effet, P. Veyne n'a pas seulement œuvré à l'étude et à la connaissance de la Rome antique, qui fondèrent sa carrière universitaire jusqu'à son élection en 1975 au Collège de France, mais aussi à celles de la Grèce ancienne, des littératures latine et grecque, de l'art antique et Renaissance, ou encore de la poésie de René Char et de la pensée de Michel Foucault.

On trouvera ainsi, dans la section « L'Homme », *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas* (p. 5-154), que nous avons mentionné, et *Palmyre, l'irremplaçable trésor* (2015 ; p. 155-214). Ce texte, le dernier de l'auteur, a été écrit dans la suite des images mondialement relayées des destructions de l'antique Palmyre par Daesh ; l'émotion, la colère, la douleur suscitées par cet événement font de ce texte, non pas une démonstration, mais un ouvrage « vibrant, très personnel »³. Au fond, il dresse une éthique humaniste de l'auteur, et achève, avec sentiment et érudition, le chemin personnel et intellectuel dont *Et dans l'éternité...* raconte les débuts. En ce sens, le présent ouvrage, comme les traités antiques, est destiné autant au public immédiat de sa production qu'aux générations futures et même – et ceci est post-moderne – aux générations de chercheurs à venir. Il ne s'agit donc pas d'une simple

¹ Loraux 2021. Un compte rendu de cet ouvrage est disponible dans la Bibliothèque d'*antiquité-avenir.org*.

² Veyne 2021, p. 5.

³ Veyne 2021, p. 155. Ces mots sont d'H. Monsacré.

anthologie, mais avant tout d'une sorte de *document*, au sens noble qu'à ce terme pour le philologue et l'historien.

Ce souci transparait également, quoiqu'à un autre niveau, dans la section « L'Historien », qui est la plus vaste. Si ont été mis de côté les quatre grands ouvrages de l'auteur – *Comment on écrit l'histoire* (1971), *Le Pain et le Cirque* (1976), *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* (1983), *L'Empire gréco-romain* (2005) –⁴, sous le titre de cette partie ont été réunis de nombreux autres articles et extraits d'ouvrages. Quatre sous-sections les organisent : « Politique » (p. 219-318), où on lira par exemple le brillant « Les Grecs ont-ils connu la démocratie ? »⁵ ; « Société romaine » (p. 319-480), où entrent en écho des travaux sur la vie privée, la famille, l'amour, les gladiateurs, le suicide et le festin de Trimalcion ; « Sénèque » (p. 481-662), qui reprend *Une introduction à l'œuvre de Sénèque*, parue en 2007, sans les 70 lettres à Lucilius qui suivaient cette étude ni la préface de Lucien Jerphagnon qui la précédait ; « Religion » (p. 663-860), enfin, dont *Quand notre monde est devenu chrétien* (2007) occupe la majeure partie. Ce serait une tâche trop vaste que de dire un mot de chacun des chapitres et des textes rassemblés dans cette longue section, d'autant plus que beaucoup l'ont fait dans des revues savantes ou de grands quotidiens au moment de leur parution ; il sera en revanche plus simple de souligner que s'y rencontrent parfaitement ce que P. Veyne doit au structuralisme et ce que l'anthropologie historique a comme dette à son égard. De fait, des articles comme « Les Grecs ont-ils connu la démocratie ? » ou « Entre le mythe et l'histoire, ou les impuissances de la raison grecque »⁶, ou des chapitres comme « Qu'était-ce qu'un empereur romain ? »⁷ et « L'Europe a-t-elle des racines chrétiennes ? »⁸ (ce dernier est une manière de réponse au livre de Bruno Dumézil⁹ et un écho des questions politiques contemporaines de sa rédaction¹⁰), sont devenus incontournables dans la préparation d'un cours de Lettres classiques dans le secondaire comme dans le supérieur, où les notions, par exemple, de démocratie, de république, de cité, d'État, de liberté ou de religion, que nous héritons de l'Antiquité, sont aujourd'hui toujours mises à distance, afin de ne pas faire dire aux mots pris dans leur contexte historique autre chose que ce qu'ils disent.

Cette remarque, qui paraîtra évidente à certains, voire prêter à sourire, n'est pas aussi naïve qu'elle paraît : j'ai pour ma part vécu plus jeune l'écart entre l'enseignement de mes professeurs de collège et lycée et celui de mes professeurs d'université, dont le fossé était creusé par la maîtrise ou non des méthodes et des conclusions de l'anthropologie historique. Si les premiers, formés aux universaux de la pensée occidentale, recouraient à une mise à distance cosmétique entre l'Antiquité et notre époque, selon laquelle les différences, par exemple, entre la démocratie athénienne et notre régime étaient de l'ordre des pouvoirs et des contre-pouvoirs (la Boulè ici, l'Assemblée nationale là ; le tirage au sort à Athènes, son absence dans la V^e République), les seconds nous montraient les divergences de structures, et plutôt que de répéter la fameuse définition de la démocratie attribuée à Périclès, ils en montraient les limites, l'extension, les doubles sens, en soulignant le jeu de la perception de la société athénienne archaïque et classique par elle-même, la position des dominants et des

⁴ Veyne 2021, p. XVIII : « Ils sont si connus, si denses et autosuffisants qu'il ne nous a pas paru opportun de les reproduire ici ».

⁵ Veyne 1983 = Veyne 2021, p. 219-247.

⁶ Veyne 1981.

⁷ Veyne 2005, chap. I = Veyne 2021, p. 257-318.

⁸ Veyne 2007, chap. 10 = Veyne 2021, p. 843-852.

⁹ Dumézil 2005.

¹⁰ Ce chapitre est le dernier de *Quand notre monde est devenu chrétien*. En 2004, le président Jacques Chirac voulait que soit retirée du préambule de la Constitution européenne la référence aux racines chrétiennes de l'Europe. Cette exigence, adoptée par les autres membres de l'UE, avait été vivement critiquée et discutée en France et à l'étranger. P. Veyne évoque ces événements dès les premières lignes de ce chapitre (Veyne 2021, p. 843).

dominés, etc. ; bref, en suivant la leçon de l'anthropologie historique sous la férule de P. Veyne : entre les Antiques et nous, il y a autant de distance qu'entre un Terrien et un Martien. Pourtant, cette installation des méthodes et des conclusions de l'anthropologie historique dans le système scolaire n'avait rien d'évident, car il ne l'était pas tout à fait encore à l'université. Ainsi, la première fois que j'ai entendu parler de P. Veyne en amphithéâtre, c'était en mauvaise part. Les étudiants que nous étions n'avions pas su quoi répondre à l'enseignant qui nous demandait notre avis sur la méthode de celui qui avait déjà pris sa retraite du Collège de France. Pour ma part, je me rappelle avoir été embarrassé : notre professeur prenait de haut certaines conclusions de P. Veyne, alors que tout ce que j'avais lu jusqu'ici de lui – en l'accompagnant de Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet et Nicole Loraux – m'avait paru d'une clarté supérieure. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que les travaux de P. Veyne, qui oscillent parfois entre la forme de l'essai et celle de la recherche scientifique, avaient de quoi désarçonner ou déplaire. C'est cette façon de rédiger – comme si l'auteur pensait en écrivant, en limitant les références bibliographiques au strict nécessaire, parfois en passant d'un bon, comme chez P. Veyne, d'une idée à une autre –, qui est aussi par moments celle de la grande tradition française, ainsi qu'en témoignent les travaux de Jacqueline de Romilly, Pierre Grimal ou Paul Demont, a pourtant disparu de la recherche contemporaine et garde la trace, à ce titre, d'un autre moment de la production de la pensée en France. Employer cette façon d'écrire, pour traiter d'un point d'Histoire ou de littérature anciennes, est rarement compris aujourd'hui des revues scientifiques et ne l'est jamais des collègues étrangers, où le modèle du monde anglo-américain domine. Ceci dit, n'allons pas croire que nous affirmons que « c'était mieux avant » – ce serait n'avoir tiré aucun profit de la lecture de P. Veyne – ou que l'académisme français est meilleur, mais plutôt que le présent ouvrage est le témoin d'une autre époque de la recherche, encore polycentrique et où diverses formes d'écriture scientifique pouvaient cohabiter. En ce sens, il est un *testament*, à la fois en lui-même témoignage et, malgré lui-même, tombeau d'un autre temps.

Qui dit testament dit héritage. L'héritage de P. Veyne est immense, et notamment hors de France. Le livre qui avait tant déplu à mon enseignant de licence était *L'élégie érotique romaine*, paru en 1983, mais c'est aussi lui qui m'a toujours servi de pont et de terrain commun avec mes collègues hors de l'Hexagone. Une des idées très simples qu'on y trouve est que « Je est un autre » et qu'il ne faut pas confondre, dans les élégies latines, l'*ego* qui parle de ses amours avec le poète à qui sont dus tels ou tels vers. Cette incursion dans les études littéraires a sans doute été voulue par P. Veyne comme celle d'un historien et d'un anthropologue, car on y retrouve ses préoccupations sur la vie privée et l'amour dans l'Antiquité, ainsi que ses interrogations sur la critique des sources. Cette incursion fut heureuse, au point que dans les études de littérature ancienne, elle sert maintenant de postulat avant toute démonstration. Mais P. Veyne ne s'en tient pas à traiter de poésie latine. Il met cette dernière en parallèle avec notre esthétique et nos goûts, notamment par le truchement de ce chapitre intitulé « Notre style intense ou pourquoi l'ancienne poésie nous ennue », où l'on reconnaît son plaisir à ne jamais faire des Anciens des idoles. Il y a chez lui, comme chez Homère ou Ovide, un sourire en coin, qui n'est pas une position iconoclaste, mais un travail critique. Ces raisons expliquent que cet ouvrage ouvre l'avant-dernière section du livre, « L'Esthète ».

Dans cette section se côtoient, à la suite de *L'élégie*, un extrait de la traduction de l'*Énéide* par P. Veyne et son commentaire du chant VI, une réflexion sur la *Chartreuse de Parme*, l'analyse de cinq poèmes de René Char, le *Musée imaginaire*, qui donne les cinq tableaux de maîtres de la Renaissance italienne que P. Veyne cherche à distinguer pour leurs qualités artistiques et intellectuelles, une note sur Ernest Pignon-Ernest enfin. C'est là où transparaît le mieux, selon moi, l'érudition prodigieuse que Pierre Nora, dans son compte rendu critique de *Comment on écrit l'histoire*, avait déjà distinguée. P. Veyne est érudit, pas

uniquement parce qu'il sait beaucoup de choses dans beaucoup de domaines, mais parce qu'il les met en relation, les amène à dialoguer et à converser, et leur fait rendre un son nouveau entre elles, par la confrontation (il a souvent des allures d'enquêteur quand il écrit) voire par l'affrontement, car à le lire, de l'irénisme ne naît pas la pensée.

À ce titre, il convenait d'achever l'ouvrage en évoquant l'intellectuel. Dans la dernière section éponyme du livre, sont regroupés sa leçon inaugurale au Collège de France, sa préface au *Prince* de Machiavel et son petit livre sur Michel Foucault, qui fut son grand ami jusqu'au décès de ce dernier. Et P. Veyne le fait à la manière des Anciens, nous semble-t-il, c'est-à-dire en jouant sur l'étourdissement provoqué par la *poikilia* de ses centres d'intérêt et la permanence de mêmes questions – sur le beau, le soi, les autres –, dont l'étude des mœurs, de la politique, de la vie privée, des structures familiales, de la politique, de l'art et de l'esthétique sont autant de déclinaisons. Ainsi, à poursuivre sous des apparences diverses les mêmes quêtes, P. Veyne s'est consacré à la pensée elle-même.

C'est en effet la conclusion qui s'impose au terme de cette lecture. P. Veyne n'aura pas été seulement un technicien des sciences de l'Antiquité, penché avec acribie sur d'infimes détails ; il n'aura pas été non plus uniquement un ingénieur de l'Histoire, cherchant la mécanique des événements ; il n'aura pas été seulement un professeur, dispensant méthodes et connaissances ; il aura été un penseur d'une grande envergure, précisément parce qu'il embrasse des systèmes de pensée variés, mouvants et anciens ; il aura été un maître, c'est-à-dire qu'il fut plutôt soucieux de montrer des chemins sans borne à son auditeur et à son lecteur que des routes sûres, lisses, au terme bien connu. En ce sens, ce livre a tous les airs d'un *monument*, à la fois gloire et souvenir. Et tandis qu'il invite ses lecteurs à en faire le tour, à s'en délecter et à le comprendre, il les engage aussi, à la suite de P. Veyne, à faire preuve d'une insolite et permanente curiosité, à faire de l'étude une joie.

Stanislas Kuttner-Homs

Juillet 2021

© Antiquité-Avenir

BIBLIOGRAPHIE

Dumézil 2005

B. Dumézil, *Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares, V^e-VIII^e siècles*, Paris, Fayard, 2005.

Loroux 2021

N. Loroux, *La Grèce hors d'elle et autres textes. Écrits 1973-2003*, Paris, Klincksieck, 2021.

Veyne 1981

P. Veyne, « Entre le mythe et l'histoire, ou les impuissances de la raison grecque », *Diogène* 113 (1981).

Veyne 1983

P. Veyne, « Les Grecs ont-ils connu la démocratie ? », *Diogène* 124 (1983).

Veyne 2005

P. Veyne, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005.

Veyne 2007

P. Veyne, *Quand notre monde est devenu chrétien : 312-394*, Paris, Albin Michel, 2007.

Veyne 2021

P. Veyne, *Une insolite curiosité*, Paris, Robert Laffont, 2021.